

LITTÉRATURE

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS EN EXIL

(Pour l'Étudiant.)

LA BALANÇOIRE

Les Indiennes confient au vent le lit d'écorce où dort leur enfant et à la cascade du ruisseau la chanson pour l'endormir. Ainsi suspendu nonchalamment entre le ciel et la terre, le jeune Indien aspire dès son enfance le goût de la vie errante et l'amour de la liberté.

Quant à nous la voix et la main de nos mères remplacent le vent et le ruisseau des familles indiennes. Et le spectacle d'une mère qui endort son enfant est d'une douceur qui remplit l'âme d'admiration.

Avec quelle tendresse et combien longtemps ne tient elle pas le pauvre petit être pressé sur son sein avant de triompher de sa mauvaise humeur ou de son insomnie. Enfin la patience maternelle a vaincu cette nature malade et l'enfant est déposé dans son blanc berceau. Maintenant pauvre mère, il te faut veiller de peur que le petit ne s'éveille et ta voix si douce fredonne un chant plaintif et monotone que répète l'ange-gardien à l'oreille du bébé.

Cependant l'heureuse mère cesse ses chants à mesure que le sommeil s'empare de l'enfant, bientôt elle se tait, retient sa respiration, regarde de tout côté, redoute le moindre bruit, et s'éloigne à pas lents. Arrivée à la porte elle s'arrête, regarde encore, sourit, et fait effort

pour se distraire un instant de cette extase maternelle.

Mais chers lecteurs, peut-être me demanderez-vous pourquoi j'ai intitulé ce chapitre : Balançoire ? Voici l'explication du mystère.

Vous savez qu'un jour arrive où le berceau devient trop petit, les genoux maternels trop faibles pour le gros *bambin* ; or depuis longtemps mon berceau avait été relegué parmi les vieilleries du grenier et j'avais un poids redoutable pour les forces de ma bonne. Mais le goût du *ber* était resté chez moi. On était toujours sûr de me trouver sur tout ce qui branlait dans la maison : chaise berceuse, chaise boiteuse, rampe d'escalier, cheval de bois, etc., etc. Pour satisfaire ce goût étrange Memère me construisit une balançoire sous l'escalier. Mais les inventeurs en me créant un instrument de plaisir se préparaient pour eux-mêmes un supplice quotidien. Car n'ayant pas encore de force pour mouvoir mon berceau aérien, ils furent condamnés à me pousser à tour de rôle jusqu'au jour où l'on reconnut que ma paresse contribuait beaucoup à mon impuissance. Dès lors je pris moi-même la direction du système balançoire et, je passais souvent un avant-midi dans cet exercice bizarre.

Fourrier je crois, dans sa théorie sociale, déclare que la suprême béatitude céleste consiste à se balancer, et qu'au ciel il y a des escarpolettes. Je vote pour le système, mais son livre est une fameuse balançoire pour tout le genre humain !

EMILE PICHÉ, Ptre